# Théâtre de L'Impératrice. *La Noce sans mariage* (extrait).

Le titre est fondé sur une singularité de la pièce ; le repas de noce y précède la cérémonie nuptiale, ce qui est absolument contre l'usage. Un accident ayant retardé la cérémonie, les convives ont fort bien jugé qu'un mariage pouvait se remettre, mais qu'un repas tout prêt ne pouvait pas attendre, par la raison quelqu'un

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

La pièce n'a pas eu le succès que promettait le nom de l'auteur. Picard a mieux fait, il peut mieux faire ; mais dans cette production même, au-dessous de son talent, on reconnaît sa touche : plusieurs traits ne sont pas indignes de lui. Cet ouvrage offre beaucoup de critiques de mœurs et de saillies originales : on y remarque cette vérité, ce naturel et cette force comique qui distinguent Picard, et lui donnent parmi les autres auteurs une physionomie particulière. Chez lui point de pathétique déplacé, point de sentiments alambiqués, aucune teinte de romanesque, toujours de la gaieté, quelquefois un peu rosse, mais simple et naïve. Il prend ses situations et ses plaisanteries dans la vie commune. On l'accuse de n'être pas noble ; mais la comédie e propose de peindre les faiblesses et les travers, et non pas les vertus de l'humanité : Molière aussi et tous nos anciens comiques paraissent ignobles à notre fausse délicatesse : ce vain raffinement tend à énerver le comique.

Le sujet est bien usé : c'est un imbécile dont on traverse le mariage parce qu'il déplaît à l'amant et à sa maîtresse. La police des comédies a cela de particulier, qu'elle défend les mariages de convenance ; elle ne permet que les mariages d'inclination : dès qu'un homme n'est point aimé. Il ne peut épouser ; il faut aussi que l'amant aimé ait de l'esprit et de la tournure, qu'il soit galant et honnête : sans cela point de mariage. Dans le monde il y beaucoup de nigauds qui se marient à des jolies filles ; au théâtre, toutes les jolies filles sont réservées aux jolis garçons ; dès qu'un butor se présente, les valets, les soubrettes se tournent contre lui ; il a beau avoir la parole du père et l'agrément de la famille, les valets n'en veulent point, et toujours ils l'emportent. *Pourceaugnac* et le modèle et le chef-d’œuvre de ces intrigues, que les successeurs de Molière ont épuisés. Picard n'a pu rajeunir des farces qui ont vieilli au théâtre depuis cent cinquante ans.

Un bon et honnête marchand, nommé du Verdier, veut marier sa fille à M. Bagoulard, espèce d'aventurier qui fait des affaires et présente l'apparence d'une grande fortune. Le père s'est lié par un dédit, il a même déjà délivré la dot à son gendre futur : cela n'est pas très vraisemblable ; mais enfin il n'est pas impossible qu'un bon et honnête marchand fasse une sottise ; ceux-là même en font plus que d'autres. Ce qui excuse d'ailleurs le bon M. du Verdier, c'est qu'il a cédé aux sollicitations fatigantes de madame la Péraudière sa sœur, commère très active et très entêtée. Le mariage déplaît beaucoup à la demoiselle ; à Blainval son amant, jeune officier, neveu d'un général ; à un cousin de la demoiselle, médecin sans malades, railleur de profession, et qui défraie de sel toute la pièce. La scène fait divers portraits satiriques, et spécialement celui de M. Bagoulard, a été vivement applaudie ; c'est un tissu d'épigrammes sur les ridicules du jour.

Ce médecin entreprend de rompre le mariage, quelqu'avancé qu'il soit ; il est appuyé par une jeune veuve à qui Bagoulard a fait une promesse de mariage. L'amoureux Blainval est aussi de la coalition ; mais il ne fournit, pour son contingent, qu'un cartel qu'il envoie à son rival, cartel qui n'aboutit qu'à donner au marchand beaucoup d'humeur contre l'officier. La veuve, avec sa promesse de mariage, n'avance pas beaucoup les affaires ; on est résolu d'aller en avant sans égard pour son opposition. Ainsi des trois puissances liguées contre le mariage, il n' que le médecin qui agisse efficacement, et le moyen qu'il emploie est de persuader au futur qu'il est malade.

Ce M. Bagoulard, présenté d'abord comme un aigrefin en affaires et un perfide en amour, se trouve n'être en dernière instance qu'un niais et un hypocondre qui au moment d'aller à l'église pour se marier, croit être malade, sur la parole d'un médecin bouffon. Madame la Peraudière ne se laisse point abattre par les obstacles qu'on suscite cintre un mariage, chef-d’œuvre de sa politique ; elle écarte l'officier par un ordre que lui envoie son oncle de partir pour l'armée ; elle obtient main levée de l'opposition de la veuve par l'entremise d'un procureur ; mais quant à la maladie de M. Balougard, elle échoue complètement ; le médecin, qu'elle avait amené pour persuader au marié qu'il se portait bien, le confirme encore dans son affection hypocondriaque.

C'est alors que les gens de la noce, désespérant du mariage, vont se consoler en mangeant le repas. Le cousin médecin soit un si bon exemple, et avant d'aller se mettre à table, ordonne à son malade de boire de la tisane : l'autre médecin, plus expéditif, veut lui faire prendre l'émétique. Enfin, ce Jocrisse, bien différent de M. Pourceaugnac, qui malgré les médecins s'obstine à ne pas vouloir être malade, croit bonnement qu'il est à l'extrémité, et le croit si bien que, pour soulager sa conscience, il rend la dot et le dédit. Il faut qu'un homme d'affaires se sente bien bas pour en venir à de pareilles extrémités, quand il est une fois nanti. Enfin le misérable Bagoulard s'étant dessaisi de ces effets précieux, il survient un avis qui éclaire le père sur le mauvais état des affaires de son gendre ; dès lors tout est rompu, et Blainval, qu'on croyait déjà bien loi, arrive, avec le consentement de son oncle le général, pour épouser Mlle du Verdier. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que du moment que Bagoulard a rendu gorge, il reprend ses forces : la restitution est pour lui un émétique salutaire, l'action des médecins cessant le nigaud s'en retourne bien portant, bien bafoué, et un peu plus léger qu'il n'était venu.

On entrevoit dans ce canevas es intentions comiques ; c'est dommage qu'on y reconnaisse quelques traits du *Malade imaginaire*. Ce qui a nui surtout à l'effet, ce sont les longueurs, les petits détails de famille, le commérage bourgeois, une foule de vétilles et de minuties domestiques dans lesquelles l'action est nouée. Le dialogue aurait besoin d'être considérablement resserré ; il y a de la confusion et un trop grand nombre d'acteurs, dont les entrées et les sorties fréquentes embarrassent la scène. Il faudrait ainsi que le caractère de l'hypocondre fût mieux préparé, mieux établi dès le commencement ; car le fond de la pièce n'est autre chose qu'un mariage qu'on empêche, en persuadant au futur qu'il va mourir, et sous ce rapport, l'intrigue est assez neuve ; mais les plaisanteries continuelles sur les médecins et sur la médecine sont bien vieilles. (...)